

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes
ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.
Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 20. — 17 AOUT 1878
BUREAUX
7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.
LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS
Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



ESCALIER DU DOME CENTRAL DU PALAIS DU CHAMP-DE-MARS.

EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS

On se rappelle que la participation des États-Unis d'Amérique à l'Exposition universelle n'a été décidée qu'au dernier moment. Il en est résulté qu'un certain nombre des plus grands industriels américains, en présence de l'insuffisance du délai, ont renoncé à envoyer leurs produits à Paris. Ainsi en est-il de quelques grands facteurs de pianos et constructeurs de machines, surtout de machines-outils, et de plusieurs fabricants de tissus de laine et de coton justement célèbres. Malgré cela, l'exposition des États-Unis est très-belle au total, et il nous semble qu'excepté chez eux, c'est-à-dire à Philadelphie, les Américains n'ont jamais exposé une aussi complète collection d'instruments et de machines agricoles.

De la façade, il nous reste peu de chose à dire. Elle n'est pas élégante, on le répète assez; elle est confortable: elle est pour tout dire caractéristique, et, à moins d'avoir construit à la place un wigwam de Peau-Rouge, nous nous demandons ce que l'architecte aurait pu faire pour faire mieux. Les États-Unis n'ont pas encore d'architecture nationale, et à tout propos nous voyons leurs journaux se plaindre qu'ils n'ont pas d'architectes. Nous devons les croire. Ici pourtant le choix nous semble bon. Il s'agit d'une maison en bois construite à la hâte; l'architecte américain a pensé que le Champ-de-Mars pouvait être considéré comme une ville nouvelle et peut-être provisoire, et que le désastre de Chicago n'aurait pas le temps de s'y produire. Il a apporté sa maison par morceaux, l'a montée au lieu indiqué, la démontrera le moment venu et ira la remonter un peu plus loin, de l'autre côté de l'Atlantique s'il est nécessaire. Le rez-de-chaussée et le premier étage, beaucoup moins étendu, sont percés de grandes baies cintrées, sans caractère propre, mais qui donnent un facile accès à la lumière du jour; les salles de lecture et de correspondance n'y ont pas été oubliées, et il se pourrait qu'il n'y eût que là où les journaux du monde entier se soient donné rendez-vous. — N'est-ce pas assez caractéristique? Enfin sur toute la façade sont fixés, à leur rang, les écussons des divers États de l'Union, et l'*Union-Jack* flotte au sommet de l'édifice.

Dès l'entrée, les yeux se portent sur une véritable abondance de photographies de toute dimension, parmi lesquelles nous remarquons les photographies coloriées de M. J. Gurney, de New-York, dont les couleurs sont inaltérables à l'air et à l'humidité, comme il nous en prévient; les illustrations de Shakespeare et les por-

traits, dont celui du président Hayes, de M. Landy, de Cincinnati; les gracieux portraits d'enfants de M. Joshua Smith, de Chicago, etc. Plusieurs de ces exposants présentent en même temps quelques dessins et portraits au fusain d'une bonne exécution.

A droite, tandis que l'exposition photographique s'étend à gauche, on s'arrête avec intérêt devant l'«exposition collective de l'éducation nationale». Sur le mur du fond, on lit cette déclaration provocatrice: *L'instruction publique est gratuite dans tous les États de l'Union*; sur les deux panneaux inférieurs de la «devanture», car cela ressemble à la devanture d'une boutique en vérité, des citations de Montesquieu et de Washington rappellent l'importance de l'instruction dans un pays républicain. Cette exposition se compose principalement de travaux d'élèves des diverses écoles, des institutions d'aveugles et autres malheureux infirmes et des jardins d'enfants.

Après la photographie et un peu mêlée avec elle, nous trouvons un commencement d'exposition de mâchoires et d'instruments de chirurgie dentaire, des per-ruques, des toiles cirées pour parquets, l'exposition collective des éditeurs américains, des cartes géographiques de l'Union, de la papeterie et des articles de bureau. Un petit pavillon tout rempli de bouteilles d'encre se dresse fièrement au milieu de cette section; non loin de là, sous une caisse de verre, trône «le plus grand Grand-Livre du monde!» pièce magnifique, mais de dimensions réellement effrayantes pour un teneur de livres. Signalons encore la vitrine des ardoises artificielles (incassables sans doute) pour écoles et aussi pour remplacer, du moins je le pense, la légendaire peau d'âne des portefeuilles. Mais ce qu'il ne faut pas oublier dans cette section, c'est l'ingénieur *Marck Twain's patent scrap book*, que nos confrères nous sauront gré de leur signaler. Ce *scrap book*, que nous pourrions appeler le livre aux coupures, est un volume de feuillets blancs reliés, divisés en deux ou trois colonnes, suivant l'usage qu'on en veut faire, et en petits compartiments gommés dans ces colonnes. Des coupures de journaux, des gravures, même des photographies peuvent y être collées et former une collection. Il suffit d'humecter la partie gommée, comme le bord de la feuille libre d'une enveloppe de lettre, et de presser dessus la coupure à collectionner. Une pareille invention ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un journaliste, et nous comprenons qu'elle soit placée sous le patronage de l'humoristique auteur de la *Grenouille qui saute* et des *Aventures de Tom Sawyer*.

Une très-belle exposition d'orgues de salon, de MM. Mason et Hamlin, de New-York, Shoninger, de New-Haven, et J. Estey et C^{ie}, de Brattleboro, qui ont déjà remporté 170 médailles, est à signaler; ainsi que l'exposition de pianos qui y fait suite, appartenant aux meilleures manufactures (après celles de Steinway et de Shirving, absentes) de New-York, Baltimore, Philadelphie et Williamsport. Philadelphie paraît avoir monopolisé d'autre part la fabrication des violons et des instruments de cuivre; il est vrai que ses luthiers sont presque tous d'origine allemande.

Les États-Unis ne sont pas riches en meubles, du moins au Champ-de-Mars. Sauf un élégant chiffonnier en ébène et marqueterie avec ferrures argentées, exposé à part par MM. Marcotte et C^{ie}, de New-York et Paris, et que je soupçonne fait à Paris, l'ébénisterie artistique n'y est représentée à aucun degré. Par contre, il y a une exposition intéressante de sièges divers, de la maison Gardener et C^{ie}. Imaginez-vous une collection de chaises, fauteuils, causeuses, etc., dont le dossier et le siège sont formés d'une seule feuille mince de bois, perforée de trous de diamètres variés formant des rosaces, des losanges ou tout autre dessin ornemental sommaire. Déplacés dans un salon, ces sièges feraient très-bien dans une salle à manger de campagne. A l'Exposition de Philadelphie, ils ont valu à l'inventeur une récompense basée sur leur utilité dans les établissements publics, wagons, gares, églises, et pour l'usage général, par leur grande durée et leur prix modéré; ce sont là des considérations. Quant à nous, nous les trouvons beaucoup plus élégants que les meubles autrichiens en bois courbé, mais la combinaison des deux systèmes ferait quelque chose de mieux encore. Non loin de ces sièges en placage perforé se trouvent plusieurs lits, sièges et tables à bascules pour blessés et pour les opérations chirurgicales; puis reprend l'exposition des mâchoires et des instruments de chirurgie dentaire. C'est surtout dans cette spécialité que la chirurgie américaine excelle. Nous signalerons parmi les instruments qui s'y rapportent un tour à pédale sur lequel est monté un tube en caoutchouc, terminé par une *mèche* à l'aide de laquelle il est facile de se perforer la dent cariée soi-même et de la préparer à recevoir le plombage. C'est ingénieux et audacieux à la fois.

Le pavillon de MM. Tiffany et C^{ie}, orfèvres de New-York, est digne d'arrêter l'attention. Les articles spéciaux à cette maison, faits d'un alliage d'argent, de cuivre et de niel, et



dont le secret lui appartient, valent la peine d'être remarqués; ce secret, connu auparavant des seuls Japonais, leur a été surpris par les Yankees, qui maintenant les ont surpassés dans l'application. Les émaux métalliques employés pour les petits objets, tels que les couverts, les sculptures au repoussé de modèles charmants, les incrustations de métal sur métal ou sur bois, etc., constituent un genre d'orfèvrerie tout à fait spécial, d'une valeur artistique, pour ne pas parler de la valeur matérielle, très-considérable, et qui a le succès qu'elle mérite. Mais la plus grande curiosité de cette exposition c'est la reproduction des bijoux découverts à l'île de Chypre par le général di Cesnola, bracelets, pendants d'oreilles, etc., de la plus merveilleuse beauté, quoique la fabrication en remonte évidemment à une haute antiquité. A côté de ce pavillon se trouve celui de la Compagnie optique de Bausch et Lomb, de New-York, rempli principalement de microscopes et d'instruments micrographiques d'une exécution parfaite.

Un coup d'œil jeté en passant, faute de pouvoir plus, aux poêles et fourneaux, aux graphites de Ticonderoga, au caoutchouc transformé de toutes les façons, aux ustensiles de ménage en fer battu émaillé ou non, et aux merveilleux objets de quincaillerie, et nous voici aux vitrines d'armes. D'abord celle de Remington, très-belle collection de revolvers et de pistolets richement montés en ivoire, nacre, argent ou or, gravés, niellés, etc., et des échantillons du fusil connu; puis celle de la Société de carabine Sharps, de Bridgeport; celle de John Lovell et ses fils, de Boston. Nous nous arrêtons avec quelque curiosité devant la vitrine du fusil Springfield, adopté par l'armée des États-Unis; le grand avantage de cette arme, qu'on a la complaisance de nous laisser entre les mains jusqu'à ce que nous jugions l'avoir suffisamment étudiée, c'est la facilité avec laquelle, le coup tiré, le culot de la cartouche est enlevé et saute à une distance assez grande au moment où l'on relève le chien. A côté se trouve le revolver Owen Jones, de Philadelphie, qui se débarrasse, pour ainsi dire automatiquement, des cartouches brûlées et seulement de celles-là.

Voici maintenant les horloges et les montres, surtout les montres : les Compagnies l'Ausonia, Seth Thomas et surtout la *Waltham Watch Company*, la première des États-Unis, bientôt peut-être, au témoignage des horlogers suisses eux-mêmes, la première du monde...

L'élégant pavillon de cette Compagnie est rempli de montres en or, en argent, émaillées, gravées, qui toutes sont mainte-

nant vendues, et sont remarquables autant par leur bon marché relatif que par la beauté de la forme et la richesse des ornements. La *Waltham Watch Company* occupe 900 ouvriers et fabrique par jour, à la vapeur, 450 mouvements de montres complets, dont on rassemble les parties à peu près au hasard. Ces mouvements sont d'une précision incroyable, et il est bien rare qu'une pièce prise ainsi à tâtons refuse de s'adapter aux autres. Mais ce qu'il aurait fallu, ce qui eût été préférable à toutes les montres imaginables, c'est la machine elle-même; or la machine n'est pas là. — Signalons en passant quelques vitrines de bijoux, surtout les bijoux en filigrane d'argent, qui sont charmants.

La Société des ingénieurs civils, outre divers plans et photographies des audacieux travaux qu'elle exécute, expose des sections de câbles de ponts suspendus vraiment stupéfiants; voici par exemple celui du pont jeté sur la rivière de l'Est entre New-York et Brooklyn, qui se compose de la réunion de 6,000 fils d'acier galvanisé n° 7; celui du pont de Covington et Cincinnati, composé de 5,180 fils de fer; celui du pont du chemin de fer du Niagara, de 3,640 fils de fer n° 9. — En face, la plume électrique et le phonographe d'Edison attirent les curieux. Tout autour, ce ne sont qu'outils, clous, pointes et vis, coutellerie, fourches, pelles, râteaux; puis la carrosserie, dont le plus amusant échantillon est certainement le *racing sulky* (ce que je traduirai par *boudeur*), pesant 25 kilogrammes en tout et pouvant aisément être mis en pièces d'un coup de poing; cet élégant et très-léger véhicule est coté 125 dollars, — mais il est vendu, et j'espère pour lui que l'acquéreur n'a pas trop mauvais caractère, ni son cheval non plus.

Une vitrine de faïences, porcelaines peintes, majoliques artistiques, statuettes de la *New-York City Pottery Works* vaut aussi la peine d'arrêter l'attention. Il y a là beaucoup plus que des promesses; dans la section italienne, cette vitrine serait très-remarquable. Il y a aussi un petit pavillon, en forme de pagode, dans le voisinage, qu'il faut que je signale. Le pavillon des *Ja-se-po-ri wares* a déjà figuré tel quel à Philadelphie, il y a deux ans. Qu'est-ce que c'est que des *Ja-se-po-ri wares*? Ce sont des paniers, des jardinières et autres objets du même genre exécutés en canne, en jonc si vous le préférez, et ornés de fleurs et de fruits peints.

Nous avons négligé la galerie des vêtements qui n'a rien de particulièrement remarquable et nous ne pouvons que rendre justice, en passant, à la sellerie et à la bourellerie dont l'exposition res-

treinte est toutefois fort belle; il y a aussi une collection de cuirs et peaux dont il serait puéril de vanter la qualité. Enfin, avant de pénétrer dans la galerie des machines, nous ne pouvons refuser un coup d'œil de travers à l'exposition de canons et de mitrailleuses de ce bon M. Gatling (Richard Jordan), mais ce sera tout.

A l'entrée de la galerie des machines, une jeune personne aux doigts déliés joue de la machine à écrire, qu'on pourrait aussi bien appeler la machine à imprimer. Elle se compose d'un clavier de boutons de nacre portant les lettres de l'alphabet, les chiffres et les signes de ponctuation : on comprend, sans qu'il soit besoin d'y insister, comment se manœuvre cette ingénieuse machine; mais quant à aller plus vite que la plume, c'est ce que personne de bon sens et de bonne foi n'a encore vu. Elle y viendra, n'en doutons pas; pour nous, c'est une invention à ses débuts. En face est une machine qui exécute mécaniquement les dessins et impressions sur soie, puis une machine à fabriquer des foulards vendus sur place. Nous remarquons encore l'appareil Westinghouse à air comprimé, appliqué à plusieurs locomotives des sections anglaise et américaine; puis l'arbre flexible de la *Stow Flexible Shaft Company*, de Philadelphie, transmettant le mouvement rotatoire dans toutes les directions à la fois, et appliqué sous nos yeux à forer un bloc de fer; une machine pneumatique à river les chaudières, d'Allen et Røeder de New-York, dont le plus grand avantage est de pouvoir être transportée où besoin est; une collection de dix-neuf machines à travailler le bois de toutes les manières, même à faire les queues d'aronde, de J.-A. Fay et C^{ie}, de Cincinnati; des étaux d'une adaptation facile; quelques outils ingénieux; des machines à condre, à border, à faire les chaussures, à clouer, à visser, à percer, etc.

La galerie alimentaire est remplie de conserves de viandes, d'huîtres, de homards dont nous avons souvent apprécié l'excellente qualité; de farines, de cacao, de petits fours, de confiseries variées et des célèbres vessies de saindoux de Wilcox, sans oublier les tabacs.

Dans le parc, nous remarquons encore le wagon-lit Pullman à roues articulées pour le passage des courbes, dont un modèle très-réduit figure dans le palais : ce *Pullman-car* est destiné au chemin de fer de la Haute-Italie; une locomotive avec son tender, du *Philadelphia and Reading Railroad*, organisée pour consommer à l'état naturel le poussier de charbon; des modèles de voitures de tramways d'une grande élégance.



L'INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE. — PAVILLON LAVEISSIÈRE AU CHAMP-DE-MARS.



LA RUE DES NATIONS. — FAÇADE DES ÉTATS-UNIS.



L'annexe contenant les machines et instruments d'agriculture se trouve en face; mais l'espace nous manquerait pour l'explorer convenablement; force nous sera donc d'y revenir.

A. BITARD.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE 1

(Suite.)

LA GRÈCE

Nous sommes, avec bien d'autres, dans l'impossibilité de dire ce que pouvait être la peinture grecque au temps d'Apelle, pour ne pas remonter à Zeuxis et à Parrhasius et encore moins à Bularque, mais nous ne pouvons méconnaître que la peinture grecque moderne, telle qu'elle est représentée à la galerie des Beaux-Arts, ne manque guère que par le nombre.

La Grèce occupe, comme nous avons dit, un seul mur de la même salle occupée par le Portugal; ce mur est un peu plus complètement couvert, pas beaucoup; mais quelle différence!

Toute l'exposition de M. Lydras est à voir; elle se compose de scènes nationales d'un charme véritable: le *Baiser*, le *Brûlotier Canaris*, la *Veille du nouvel an*, la *Jeune Fille enlevée*, l'*Orpheline*, jeune fille à moitié dévêtue pour pouvoir raccommode ses misérables nippes, la *Cuisine*, toile de genre d'une très-bonne exécution et d'une inspiration heureuse. Nous signalerons ensuite les *Fiançailles en Grèce*, entre enfants de six ans, de M. Gyzis; quelques-unes des toiles de M. Périclès Pantazis qui touche à tous les genres: genre, marine et paysage; l'*Incendie de la première frégate ottomane à Erissos par Papanicoli*, de M. Altamura; une belle *Étude de femme couchée*, de M. Rizo; enfin les charmantes toiles de M. Ralli: *Esclave jouant de la guitare*, *Nurmahal la Danseuse*, *Après l'enterrement*, *Souvenir de Mégare* et surtout sa *Soubrette Louis XIV* arrosant des fleurs.

La sculpture nous offre quelques pièces remarquables, notamment les portraits de M. Kossos, mais rien en somme qui mérite d'être particulièrement signalé.

LA SUISSE

Ce qui domine dans l'exposition suisse des Beaux-Arts, c'est le paysage. Joignons à cela quelques bonnes toiles de genre, quelques scènes d'Orient et une demi-douzaine de portraits remarquables, nous aurons tout cité, — tout sauf un tableau historique, un seul, qui rappelle un des

traits d'héroïsme patriotique les plus grands et les plus utiles (ce n'est pas toujours la même chose) dont l'histoire générale fasse mention. Nous voulons parler de la *Bataille de Sempach*, de M. Conrad Grob. L'armée confédérée sous les ordres de l'archiduc Léopold et la faible milice des cantons sont en présence; évidemment les Suisses seront écrasés encore une fois; il est impossible de lutter contre une pareille supériorité numérique. Ce n'est pas l'avis d'un pauvre paysan d'Unterwald, du Décus suisse, d'Arnold de Winkelried, pour l'appeler par son nom; ayant recommandé à ses compagnons d'armes sa femme et ses enfants, il s'élance sur cette muraille hérissée de piques, en prend une brassée, tire à lui et, en tombant percé de vingt coups, ouvre une brèche où les siens se précipitent aussitôt. De cette journée (9 juillet 1386) date réellement l'indépendance de la Suisse, qui n'a presque plus d'histoire après cela. Ce glorieux épisode est rendu par M. Grob avec beaucoup de talent, mais aussi avec un sentiment patriotique contagieux.

Parmi les paysages, il convient de citer à part l'*Ascension du mont Blanc*, de M. G. Loppé. De courageux touristes grands comme le petit doigt exécutent péniblement la traversée des crevasses au-dessus des Grands-Mulets, dominés à une hauteur vertigineuse par des pics glacés d'où l'avalanche menace sans cesse de se détacher et de les engloutir. S'il faut du courage pour affronter de tels périls pour la stérile gloriole de s'en vanter après, il n'en a pas moins fallu à l'artiste pour aborder un pareil sujet. Il y montre un talent véritable; il n'y a pas à dire que ce n'est pas cela, c'est la sincérité même; et cependant on reste froid devant ce tableau glacé, on ne trouve pas tout de suite ces bons-hommes si petits en présence de cette masse imposante de glace, et l'on a beau se raisonner, on ne s'intéresse pas à leur sort. M. Loppé s'est attaqué là à une besogne ingrate, mais il y a prouvé qu'il pouvait faire autre chose. Nous citerons maintenant, au hasard, les *Étangs de la Camargue*, de M. Potter; un *Lever de soleil sur les îles Loffoden (Norwège)*, de M. Schœk, glaciers brillamment couronnés par la lumière solaire; un *Orage dans la vallée d'Aeschinen*, de M. Gos; *Unspunnen aux environs d'Interlaken*, de M. A.-H. Berthoud; les *Intérieurs de forêt* (Fontainebleau) et les cerfs, biches, faons, oiseaux, insectes et fleurs de M. Carl Bodmer; la *Campagne de Rome*, de M. Émile David; la *Lande de Begaar* et autres vues des Landes, de M. Baudit; l'*Effet du soir au Jura*, de M. Jeanmaire; les *Bords de la Creuse à Gargilesse*, de

M. Castan; les *Marines et Paysages normands* de M. Pata; le *Chemin de Ruisdael aux environs de Leyde*, de M. Stengelin.

Signalons maintenant les scènes orientales de MM. E. et J. Girardet, Castres et Hébert, parmi lesquelles la *Caravane à la recherche d'un pâturage*, de M. E. Girardet, brille d'un éclat tout particulier, et passons aux scènes de genre dont quelques-unes sont vraiment gracieuses.

Voici la *Fournée au village*, de M. Burand, composition pleine de mouvement et remarquable de tout point; les *Laveuses de San-Remo* et le *Départ pour la pêche (côte de Savoie)*, de M. Bocion; le *Marché de Traetto* (Terre de Labour), de M. Bourcart; le très-amusant *Repas de circonstance*, de M. Vautier; le *Mariage à la mairie*, où l'époux se fait attendre, lequel a déjà valu une médaille à M. Simon Durand au Salon de 1875; *Il pleut!* — et en attendant des touristes élégants se morfondent dans une misérable auberge, aimable composition de M. Ravel; la *Diseuse de bonne aventure* et les *Bohémien*s de M. E. Stükelberg; le *Récit du franc-tireur (Alsace)*, de M. du Mont; une *Noce villageoise dans la Haute-Savoie*, de M. Castres; une *Procession à Sorrente*, de M. Corrodi; la *Politique au couvent*, de M. Bosshardt, etc.

N'oublions pas les magnifiques natures mortes de M. A. Deschamps, où les cuivres, fourbis à tour de bras, resplendissent comme des soleils; et faisons un bloc de la *Vénus* et des *Nymphes* de M. Zuber-Bühler et des *Zéphyr*s de M. Léo-Paul Robert, qui ont, paraît-il, de chauds admirateurs.

Quelques portraits: celui de l'ancien président, *M. P. Cérésole*, par M. A. Berthoud; ceux des généraux américains, ennemis dans un temps, *Lee* et *Sherman*, par M. Buchser; les *Quatre Portraits* sur une même toile, famille réunie auprès d'un piano, de M. Stükelberg; et nous aurons cité ce qu'il y a de remarquable dans l'exposition suisse, qui n'est pas pauvre, en somme.

HECTOR GAMILLY.

On a réuni au pavillon météorologique élevé dans le parc du Trocadéro, entre le pavillon de l'Algérie et celui des Eaux et Forêts, les instruments servant aux observations et les instruments de laboratoire. On y trouve également des plans, cartes et modèles concernant l'organisation du service des avertissements à l'agriculture dans les départements, et les télégrammes quotidiens adressés à la marine par l'Observatoire de Paris et par le gouvernement général de l'Algérie. Ces derniers n'avaient jamais été publiés en France jusqu'à présent; il a fallu l'ouverture de l'Exposition pour réaliser cette amélioration.

1. Voir le n° 19.

LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE

Philadelphie a eu le bras et la partie du flambeau tenue dans la main; Paris a la tête : le Champ-de-Mars n'a donc rien à envier à Fairmount-Park.

On sait que cette statue ultra-colossale de la *Liberté éclairant le monde*, œuvre de M. Bartholdi, est destinée à perpétuer le souvenir de la fondation de l'indépendance américaine et de la part que la France y a prise. Elle sera élevée sur l'îlot de Bedloe, dans la rade même de New-York, à l'entrée de l'Hudson, où elle éclairera vraiment le monde, car elle y servira de phare. C'est au moyen de souscriptions volontaires réunies dans les deux pays que les promoteurs de l'œuvre pourront, prochainement nous l'espérons, donner la dernière consécration à cette grande idée.

Avec le piédestal, la hauteur du monument excédera 100 mètres. Le corps de la statue mesure 34 mètres, le bras et le flambeau 13 mètres, et le soubassement 25 mètres. Exposée comme elle le sera à tous les vents, on a songé à assurer sa stabilité par des procédés nouveaux : au lieu d'un massif de maçonnerie, on a imaginé des cloisons intérieures s'élevant environ à la moitié de la hauteur de la statue et qui seront remplies de sable, de sorte que, dans le cas de réparations à faire, plutôt que d'avoir un travail de démolition long et coûteux, on n'aura qu'à laisser écouler ce sable.

La statue de la *Liberté* est en cuivre martelé; elle est debout, le bras droit levé perpendiculairement, armé du flambeau, le bras gauche replié, soutenant les tables portant gravés les articles de la Déclaration d'indépendance (4 juillet 1776); une tunique l'enveloppe, des épaules jusqu'aux pieds, de plis drapés avec art; la tête est ceinte de rayons d'où s'échapperont des feux électriques qui l'entoureront comme d'une auréole éclatante. — En tant que phare, pour être sincère, cette couronne de flammes n'aura pas l'importance d'un appareil de premier ordre; mais ce n'est sans doute pas le but qu'on s'est proposé.

La tête de cette statue colossale s'élève au parc du Champ-de-Mars, vers le milieu de la petite allée parallèle à l'allée centrale qui conduit du pont d'Iéna à l'entrée d'honneur, à gauche dans cette direction; mais elle se voit de loin. On a installé à l'intérieur de cette tête un escalier en fer qui permet au public de s'y engager jusqu'au sommet pour regarder par les lucarnes, c'est-à-dire les yeux. Au rez-de-chaussée, est une petite boutique où l'on vend les photographies du modèle tel qu'il est et

de la rade de New-York avec la statue placée sur son îlot et couronnée de feux rayonnants. Le droit d'entrée au panorama de cette vue, monté depuis quelque temps aux Tuileries, est compris dans l'achat de la photographie. Tout l'argent ainsi recueilli est versé dans la caisse de la souscription.

O. RENAUD.

LE PAVILLON DES CUIVRES

Lorsque, partant du grand vestibule d'honneur, on suit la galerie consacrée aux machines, qui longe l'avenue de La Bourdonnaye, on se trouve en présence d'une exposition étrange. On voit de gros tubes de cuivre braqués dans toutes les directions comme des télescopes; puis au milieu, sur un haut support, une énorme sphère de cuivre; au-dessous et tout autour d'immenses bassins de cuivre, etc.; tout cela disposé d'une façon si ingénieuse que l'attention des visiteurs est forcément sollicitée.

A quoi peut servir cette grosse boule? Et ces gros tuyaux?

Telle est la question que chacun se pose. Nous-même avons été passablement intrigué, et il est probable que, sans l'obligeance des auteurs de cette curieuse exposition, MM. J.-J. Laveissière et fils, nous serions encore à nous demander :

— A quoi cela sert-il?

De MM. Laveissière et de leur industrie, nous ne dirons rien; tout le monde connaît l'importance de cette maison pour la fabrication des métaux. Une réclame lui serait inutile; aussi nous ne lui en voulons pas faire.

Ces gros tubes sont des tuyaux de cuivre *sans soudure*. C'est, paraît-il, un vrai tour de force, tant pour l'exécution que pour les dimensions qu'on est parvenu à leur donner. Ils sont d'un emploi précieux dans les constructions navales. Comment sont-ils fabriqués? Nous serions fort embarrassé de le dire, et nous avouons que nous n'avons pas songé à nous en enquérir.

Quant à la sphère, représentant un globe terrestre, qui surmonte la jolie colonne composée d'un faisceau de tubes de laiton qui lui sert de support, elle est formée de deux pièces, deux coupes énormes qui dépassent, comme dimensions, tout ce qui a été fait jusqu'ici, mais qui ont, paraît-il, leur usage dans l'établissement des appareils destinés à la fabrication du sucre.

Enfin tous ces cuivres de formes diverses, qui complètent cette exposition, ne sont que la reproduction de pièces

d'exécution difficile et de modèles pratiques usités pour les foyers de locomotives, la marine et, en un mot, pour toutes les industries qui nécessitent l'emploi du cuivre.

N'ayant pas à faire un examen technique, nous nous bornons à constater que de cette exposition, composée uniquement d'objets manufacturés de la façon la plus large, mais strictement industrielle, MM. Laveissière ont su faire quelque chose d'attrayant et d'agréable à l'œil. Il faut avouer que ce n'était pas chose facile, car l'industrie métallurgique est bien terne et bien sérieuse; elle n'offre pas de bien grandes ressources aux combinaisons artistiques.

W.

L'EXPOSITION DRAMATIQUE

Dans une petite salle qui se trouve à gauche, en entrant dans la rue des Nations, sont exposées un certain nombre de maquettes représentant des scènes théâtrales que le succès a rendues historiques; chacune de ces scènes est encadrée d'un manteau d'Arlequin et reçoit d'en haut la lumière, ce qui produit une illusion scénique d'un effet saisissant. Cette exposition, d'un intérêt véritable et peu ordinaire, est due à l'intelligente initiative de MM. Nutter, archiviste de l'Opéra, et de Watteville, directeur des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique, avec le concours des meilleurs peintres de décors attachés à la scène de l'Opéra : MM. Duvignaud, Levastre, Chéret, Gabin, Daran, Carperat et Cambon.

Ces maquettes reproduisent les scènes capitales des pièces suivantes :

La Folie de Clidamant, tragi-comédie de Hardy, donnée en 1619 au Théâtre de l'hôtel de Bourgogne; *l'Hypochondriaque*, tragi-comédie de Rotrou, donnée en 1631 sur cette même scène; *l'Illusion comique*, de Th. Corneille, donnée en 1630 au même théâtre; *Lisandre et Caliste*, tragi-comédie de Duryer, 1636, Théâtre-Français; *la Finta Passa*, comédie lyrique de Balbi, 1646, Opéra italien, salle du Petit-Bourbon; *Athis*, tragédie lyrique de Quinault et Lulli, à l'Opéra français, salle du Palais-Royal, en 1676; même scène, 2^e acte de *Psyché*, tragédie lyrique de Corneille et Lulli; même théâtre, 5^e acte d'*Armide* (1686), tragédie lyrique de Quinault et Lulli; *Psyché*, comédie-ballet de Molière et Corneille, 1687, Théâtre-Français, salle de la rue Mazarine; 5^e acte d'*Hécube*, opéra de Fontenelle et Milcent, an VIII de la République, à l'Opéra, salle de la rue Richelieu; *Guillaume Tell*, 1^{er} acte, 1829, à l'Opéra, salle de la rue Le Peletier; même

salle, 3^e acte de *Robert le Diable*, 1831 ; même salle, 2^e acte de *Don Juan*, 1834 ; même théâtre, 2^e acte des *Huguenots*, 1836 ; id., 3^e et 4^e actes de la *Reine de Chypre*, 1841 ; id., le *Freyschütz*, 2^e acte, 1841 ; id., 1^{er} acte d'*Hamlet*, 1868 ; id., 3^e acte de *Faust*, 1869, au nouvel Opéra ; 4^e acte de *Jeanne d'Arc*, 1876 ; id., 1^{er} acte de *Sylvia*, 1876 ; id., 1^{er} et 2^e actes du *Roi de Lahore*, 1877 ; id., le *Fandango*, 1877.

Cette exposition, qui est comme une revue chronologique des progrès de la peinture dramatique, est complétée par une collection de modèles originaux des costumes de l'Opéra depuis sa fondation, une maquette représentant une des principales scènes du *Mystère de la Passion*, une reproduction de la scène de l'antique théâtre d'Orange, etc. Sur les murs, deux fresques représentant des scènes de comédie et de tragédie grecques, empruntées l'une à un vase sicilien, l'autre à un vase gréco-italien, appartenant au musée de Naples, ajoutent encore à l'intérêt tout particulier que fait naître l'exploration de cette petite salle.

J. D'HENNEZIS.

PETITE CHRONIQUE

La Société Franklin a son exposition particulière au Champ-de-Mars, en face de l'annexe de l'exposition belge ; un mot sur le but poursuivi par cette Société, fondée à Liège en 1865, fera deviner aisément de quoi se compose cette intéressante exposition.

Le but de la Société Franklin est l'émancipation des classes laborieuses par l'enseignement et l'éducation, la propagation des idées d'ordre, de travail et d'économie ; il est encore de démontrer aux travailleurs que le progrès réside dans l'amélioration progressive et non dans le renversement soudain de ce qui

Société libérale, elle fait toutefois le bien sans distinction de parti, et les questions de religion et de politique militantes ne sont pas celles qu'elle met en première ligne. Elle a obtenu des mentions honorables ou des médailles aux Expositions de Paris en 1867, d'Amsterdam en 1869, de Bruxelles en 1876, et a vu se fonder autour d'elle, notamment à Seraing, des cercles et des sociétés populaires de même nom, qui jouissent d'une égale faveur auprès des classes travailleuses.

Nous avons encore à signaler un phénomène d'horticulture pour rire qui ne laisse pas d'avoir son petit succès à l'exposition horticole du Champ-de-Mars : c'est un lierre qu'on a conduit de telle façon, depuis 1849, qu'il forme aujourd'hui, sur une armature en fer *ad hoc*, un parapluie immense très-touffu, dont la tige est le manche. Quand on plie l'armature en fer, qui est mobile, les rameaux suivent le mouvement et le parapluie se ferme.

On vendra sans doute en France, cette année, beaucoup plus d'instruments de musique qu'il n'en a été vendu l'année passée ; cependant les chiffres suivants ne manqueront peut-être pas d'intérêt, ne fût-ce que comme éléments de comparaison :

On a donc vendu en France en 1877 pour 11,380,850 fr. de pianos ; pour 3,189,620 fr. d'instruments de cuivre ; pour 1,284,730 fr. de clarinettes et 320,900 fr. d'instruments à cordes ;

sans parler des grosses caisses, tambours et autres instruments à percussion (*vulgo* : à tour de bras), ni des sifflets.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Sceaux. — Imp. CHAIRE et FILS



TÊTE DE LA STATUE COLOSSALE DE LA LIBERTÉ, DANS LE PARC DU CHAMP-DE-MARS.

existe. Elle a organisé à Liège des cours et des conférences populaires, y publie un journal et un almanach, et y a une bibliothèque publique et gratuite et une imagerie populaire ; elle offre des fêtes aux enfants des écoles communales, ouvre des concours littéraires, organise des tombolas de livres, et, dans les moments de calamité publique, prélude à des œuvres de bienfaisance, en provoquant de la part de ses membres et du public en général des dons en nature et en argent.



BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE
LE RETOUR A LA MAISON ABANDONNÉE
Tableau de S. E. Waller.

SCAUX. — IMP. CHARRAS ET FILS